

est prévenue. On a fait ce qu'on a pu. Venez.

En même temps, le tocsin sonna aux églises, et la ville éveillée lança ce long cri d'alarme :

— Au feu!... au feu!... route de Luynes... chez le colonel comte de Savray!

XXX

L'incendie.

La calèche courait au galop furieux de ses deux chevaux. Le comte Roland soutenait dans ses bras la comtesse mourante.

On rencontrait sur la route les hussards qui se hâtaient, les pompiers

qui allaient à perdre haleine, la foule secourable ou simplement curieuse qui trottait en bavardant.

— Paul! murmurait la comtesse. Personne ne me parle de Paul!

Derrière la calèche, à la place du valet de pied, il y avait un homme chaudement enveloppé dans un ample manteau. Cet homme se penchait parfois sur la capote relevée pour regarder la comtesse Louise. On aurait pu reconnaître alors les cheveux fades et les yeux bleuâtres de sir Arthur brillant aux rayons de la lune.

On rencontre parfois chez les Anglais de chevaleresques dévouements. Peut-être que sir Arthur avait choisi cette voie pour arriver plus vite à livrer bataille à l'incendie. C'était un original.

Au tournant des peupliers, on aperçut un magnifique et horrible tableau. La villa n'était plus qu'une immense gerbe de flamme, éclairant ce doux paysage où naguère il y avait tant de bonheur!

Les hussards attaquaient le feu, et avec qu'elle vaillance! Qui n'a vu nos soldats français aux prises avec ces tempêtes embrasées n'a jamais admiré le sublime transport de la vaillance humaine!

On les voyait se lancer en masses comme si la charge eût sonné, comme si l'ennemi eût été de chair et d'os; on les voyait attaquer, tête baissée, le fulgurant colosse. La plupart étaient repoussés au premier choc, mais certains passaient: des démons, des sa-



La route de Luynes. (Page 173 1ère colonne.)

lamandres qui s'agitaient, noirs, dans la ronge fournaise.

— Paul! criait la comtesse Louise. Paul est-il sauvé?

Le colonel Roland s'était élancé hors de la calèche. Il gravissait la colline. Sir Arthur sauta à terre et le suivit, laissant Louise plus qu'à demi évanouie dans la voiture.

Des blessés passaient, portés sur des brancards. Louise n'osait plus interroger, mais elle entendit qu'on disait.

— Il n'y a plus que l'enfant en haut, tout en haut de la maison!

L'enfant! son Paul! son cœur!

Louise joignit les mains, prononça le nom de Dieu et tomba sans connaissance.

XXXI

Le père du colonel.

Il y avait tout en haut de la villa une chambre solitaire d'où la vue était splendide. De là, un véritable panorama se déroulait autour du regard. Le colonel comte de Savray avait fait de cette pièce son cabinet de travail. Il y couchait souvent.

Après le grand dîner du pavillon, donné en imitation du gala de la préfecture, le vicomte Paul, "qui était papa," avait absolument voulu faire comme papa et coucher dans la chambre de travail.

Tous les convives du vicomte Paul étaient un peu "animés." Si Wellington s'était montré, il y aurait eu grabuge. Wellington, fidèle à sa pru-

dence historique, ne se montra pas. On laissa faire le vicomte Paul comme il voulut. Fanchon et Joli-Cœur, après l'avoir mis, glorieux et joyeux, dans le grand lit paternel, se retirèrent.

Or le vicomte Paul avait ouï dire que son papa s'enfermait dans la chambre de travail. Dès qu'il se sentit seul, il se leva et alla, pieds nus, tirer le verrou. Après quoi, tranquille et sûr d'avoir singé consciencieusement son papa, il se recoucha pour bientôt ronfler comme un vicomte qui a donné à lui-même et aux autres un trop bon dîner.

Joli-Cœur et Fanchon la nourrice restèrent à causer. Ils parlèrent de cette étrange histoire, racontée à la préfecture par Mme. Lancelot, des domaines. Il paraît que cette his-